

LE SILENCE DE KAMA

Même les murs en parlent



MORY VERBIVOR

ROMAN

DIASPORAS



NOIRES

Collection **Résistances**

Éditions **DIASPORAS NOIRES**

www.diasporas-noires.com



©Mory Verbivor 2017

ISBN version numérique : 9791091999755

ISBN version imprimée : 9791091999762

Date de publication numérique : 14 Janvier 2017

Cette version numérique n'est pas autorisée pour l'impression

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle. L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'œuvre.

Mory Verbivor

Le silence de Kama

Même les murs en parlent

Roman

À ma muse
À tous mes Amis

Première partie

Chapitre 1

*« Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : Souviens-toi ! - Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or. »*
Charles Baudelaire « les Fleurs du mal ».

Il murmure ces quelques vers dès son réveil, hésitant, un peu trop tôt pour débiter la matinée sous l'effet de l'inspiration. Des mots qui résonnent, qui cognent comme des êtres animés, qui libèrent les maux tus et les douceurs tristes. Un esprit vivant. Un personnage figé. Un réel insensé. Une image floue, illogique, nonsense. Il décrit tout en bonne humeur dans son bloc de feuilles vives d'une blancheur festive. Il déambule torse nu, sa poitrine presque plate. Un corps squelettique, la taille fine. Le visage illuminé comme si on lui faisait une révélation divine.

Pourtant à peine réveillé le lit presque défait de ses draps blancs sans tâche, immaculés, reflétant la lumière d'un lampadaire en forme de cône. Telle une tasse renversée, une pyramide sans sommet, une douce lumière rayonne et projette partout ses rayons jaunes d'ambre moutarde.

La nuit fait encore sa loi du silence et de l'ombre avec un ciel vidé à peine visible, prêt à s'étendre à son tour. Un sentiment matinal domine l'ambiance. Un mélange de couleurs ambiguës et sobres détrône la reine lune de sa poésie. L'horloge égraine de petites bulles de secondes maraudeuses et profanes, précises et répétées, comme des monstres enragés, dans un rythme saccadé. Semblable à un bruit de bottes en marche ou de sabots endiablés au bord des dernières ruines nocturnes de la ville.

Nadjirou choisit toujours cet instant pour libérer son inspiration stagnante devant toute cette poésie. Elle se déverse imprévisiblement en flot sur ses pages avec l'énergie du moment qui absorbe les sens. Il sent l'atmosphère craquer à travers le souffle du vent, Le silence des arbres dominer et la nuit purifier les parfums. Une musique sinistre, amoureuse et volatile tue les secondes peu à peu dans un vide en concert. Et la symphonie se déchire par un quelconque mouvement sourd. Chaque chose, parfaitement à sa place. Le moindre bruit provoque une détonation. Une extrême folie qui réveille le monde entier. Il veut vaincre cette sensation normale de crainte du temps, ce temps matinal, cette brise triste, cette ville timide qui se réveille majestueusement en douce. À peine six heures et bientôt le jour ; bientôt le soleil, les visages, les pieds, le mouvement de plus en plus rapide, la vitesse, la hargne, la rage, l'adrénaline, la fatigue dopée, la course vers le monde ; bientôt les salutations, les angoisses, les gentillesse, les galanteries, l'amour, les politesses, les amitiés...

Il s'imagine alors martien, extraterrestre ! En déduit que la terre est folle, que les hommes sont chosifiés, qu'ils se cachent, qu'ils s'acharnent à l'épuisement, qu'ils souffrent... Ce bouleversement inédit les verse dans l'insouciance la plus absolue.

Nadjirou ressent cette prophétie par un murmure animal au fond de son ventre avec de petites créatures grondant de faim. Quelques mots bien formulés lui viennent à l'esprit : des vers simples et

nostalgiques. Et continue la rêverie poétique ! Elle ne s'arrête plus. Elle transcende ses poumons, se glisse dans son cœur, ses tripes spirituelles. Elle se mêle au sang pour envahir et emporter tout son esprit vers un univers complexe, une sorte de bien-être, de suffisance profonde, une suprématie légitime accueillant un jour nouveau.

Il étire alors ses longs bras minces, ses jambes poilues et son bassin, ensuite enchaîne avec des exercices abdominaux moins rigoureux que d'habitude pour réveiller son corps définitivement de l'ambiance d'une nuit mourante. Puis il enchaîne par un dernier mouvement de tout son corps : son cou, ses pieds, ses genoux, sans faire tomber ses énormes lunettes, signe d'un lecteur assidu. Il sent ses os se desserrer par des claquements brusques et toute la fatigue de l'effort physique qu'il impose à sa poitrine plate, à ses joues creuses, à son nez écrasé, à ses yeux profonds et myopes... Son front lisse, sa tête bien rasée dissimule la partie chauve, enfin il se dirige nonchalamment sous la douche.

Un appartement de trois chambres, un salon au centre où se dresse l'équipement adéquat : tableaux d'art contemporain, sculptures, masques évoquant un univers abstrait de l'imagination et des croyances africaines.

La télé, la bibliothèque complètent le décor. Un décor aussi du plafond avec un énorme appareil en forme d'ancre renversée éclairant les couleurs soigneusement choisies par Madame. Mais les livres dominent dans l'appartement. Ils sont à même le sol, entre les meubles... Au centre d'une table, sont superposées les revues mensuelles de Madame. La cuisine donne sur une impasse où le linge sale est rangé. De sa chambre un petit balcon s'ouvre au reste de la ville. Il donne une splendide vue des rues et des avenues de Dakar.

Dakar, l'héritage colon ancré dans le quotidien de ses ex-

indigènes : un réveil en douceur, un peu de sport, un bon bain chaud, un café fumant, siroté tout doucement devant son journal au moment où la ville se réveille.

De son balcon, Nadjirou scrute encore silencieusement ce quartier. Un merveilleux labyrinthe architectural de bâtiments, de monuments et de jardins publics. Un décor particulier de ruelles désertes, d'immeubles verts, bleus, rouges, de toutes les couleurs arc-en-ciel modernes. Une vue extérieure panoramique des quartiers environnants aux détails du minuscule visible, en grain de lumière jaune pointue comme des yeux de lynx.

De temps en temps, le démarrage de voitures déchire ce silence. Elles finissent grondant de moins en moins fort pour se perdre dans l'immensité des rues. Il se brosse les dents, asperge son visage d'eau douce, applique sur ses joues de la pommade et gagne la cuisine.

Une dizaine de minutes alors, il finit de se préparer une tasse de café. Il se dirige ensuite vers le salon pour reprendre le livre qu'il lisait la veille. En y ajoutant un peu de sucre, il remue le tout tendrement et évite les claquements de sa petite cuillère contre la tasse car Madame dort toujours d'un sommeil profond.

Au bout d'une demi-heure, la vraie couleur de chaque chose apparait. Alors il contemple ce luxe accessible, cette bourgeoisie moyenne, cette ville où le soleil se lève tout calme et enthousiaste d'embellir l'humeur pour en ressortir un peu de beauté. Visitant coin et recoin avec des yeux stupéfaits, avec la frayeur du grandiose qui laisse paraître un sentiment bizarre, l'air souriant, la bouche ridiculement entrouverte, il suit des yeux chaque passant. Puis tout en silence ils se font des signes de la main comme s'ils se connaissaient, simple réflexe culturel pour de parfaits inconnus. Le scepticisme intellectuel le prend souvent dans des suppositions déplacées. Mais il se fie à ses premières impressions devant ce nouveau sombre visage barbu avec son volumineux livre à la main

et cet accoutrement hors du commun, son allure neutre de la mode, sa démarche ralentie aux pas réfléchis, son pantalon qui n'atteint pas ses chevilles, ses bottes sans chaussettes. Évidemment que par simple style, on peut reconnaître toutes les passions et les émotions cachées. Ainsi par le style, ils portent tous des masques, soit pour figurer étrangement dans le registre des étiquettes ou pour se fondre dans une masse : le grand théâtre du mensonge des sourires et des acteurs parfaitement comiques. Par ailleurs il se rappelle de la suite de son poème, d'elle, de la promesse que la vie n'a jamais tenue pour lui en particulier ; une promesse que tout cœur espère après tant d'années vécues, d'expériences, d'interrogations, de solitude, de non-sens, de contradictions, de crainte du su, tu et de l'inévitable.

Presque huit heures, déjà ! L'heure d'aller au travail. Il met son costard rouge vif avec les rayures, ensuite réessaye le gris éclatant qu'il avait acheté lors de son dernier voyage à Paris, ajuste sa cravate noire avec une chemise de fond blanc et redresse son jean bleu ciel qui va très bien avec ses chaussures que Madame a pris soin de bien cirer.

Avec le souci du détail, il pense avoir mis trop de couleurs : bleu, noir, gris, blanc alors il enlève sa cravate et se décide enfin à descendre. Oups ! Il revient prendre les clés de sa voiture, s'arrête de nouveau devant le miroir, rassuré de son style, de l'image reflétée, il ajuste ses lunettes avec un souffle détendu et se hâte vers sa voiture fredonnant, un bouquin à la main.